

le remet au brigadier Bernard, qui le manie avec non moins d'habileté et plus de prudence.

Une troupe d'Arabes montés sur des chameaux se montre. Parmi eux, il y avait un petit garçon grimpé sur le plus grand de ces animaux; il était de l'espèce des Bédouins noirs, et non de la belle. A vingt pas, on aurait juré que c'était un singe.

Cette noirceur de certains Bédouins ne leur vient pas des nègres, car ils ont les traits des autres Bédouins, c'est le soleil qui a dû les noircir ainsi. Mais pourquoi sous un même soleil y a-t-il des Bédouins blancs? et pourquoi les enfants des premiers sont-ils noirs avant d'avoir été au soleil?

En approchant de Blidah les campagnes sont de mieux en mieux cultivées: on reconnaît l'influence du voisinage d'un grand centre de population. J'aperçois dans le faubourg deux frères de la Doctrine-Chrétienne; ils portent les moustaches et la barbe comme le font aussi les curés et les religieux dans toute l'Algérie: c'est par suite d'une décision papale. Les Arabes respectent tout ce qui a l'habit ecclésiastique; dès qu'ils voient une soutane ou une robe, ils ne s'informent pas de la religion de celui qui en est revêtu: pour eux l'habit fait le moine, mais la barbe, à leurs yeux, est le complément de l'habit; ils douteront de la qualité et même du sexe d'un lévite sans barbe. Voyez pourtant ce que c'est que la différence des pays. Si l'un de ces curés barbus débarquait à Naples, où la barbe est regardée comme un symbole démocratique, il y serait rasé par ordre supérieur, et peut-être emprisonné.

Prêtre ou laïque, la barbe, ornement naturel, convient à l'homme. En outre, elle lui est utile comme moyen hygiénique. En garantissant du froid ses joues, ses mâchoires et son cou, elle leur évite des maux de dents,

des fluxions et des rhumes. Il est à remarquer que lorsque l'usage des moustaches et de la barbe a été aboli en France, les ecclésiastiques ont protesté contre cette innovation et y ont longtemps résisté. Nous voyons par les portraits du cardinal de Richelieu et ceux de tous les prêtres de son époque, qu'ils portaient la moustache et la barbiche dite *royale*, lorsque la cour et les militaires mêmes ne la portaient plus.

Blidah s'annonce bien ; les rues que nous traversons sont régulières et assez larges. Il y a un excellent hôtel, celui de la Régence, mais, par amour pour l'antiquité, je vais loger à l'auberge des Bains français, établie dans une maison arabe, qu'on m'avait citée comme méritant d'être vue. Elle est dans la rue du Bey, qui fait partie de l'ancienne cité. Cette maison étant la principale du quartier, il est à croire qu'ancienne habitation d'un bey, elle a donné le nom à la rue. On la reconnaît à sa porte mauresque en ogive qui conduit dans une vaste cour carrée, dans laquelle on descend par un large perron en pierres. Au milieu de la cour était une source alimentant un bassin, dont l'eau jaillissante retombait en gerbe ; mais on a comblé le bassin pour reporter l'ouverture de la source dans le jardin. Dans cette cour croissaient trois vignes, dont deux existent encore : on les dit vieilles de cinq à six siècles ; leurs ceps ont seize centimètres de diamètre. La cour était couverte d'un grillage sur lequel elles s'étendaient il y a peu d'années, mais le médecin a prétendu qu'elles interceptaient l'air et entretenaient dans les appartements du rez-de-chaussée une humidité malsaine. Le propriétaire, sans respect pour l'âge de ces doyennes des vignes de l'Algérie, voulut les faire arracher : le locataire actuel s'y est opposé, et maintenant elles tapissent la galerie formant cloître au premier étage.

Cette galerie à quatre faces dessine un carré sur la cour au-dessus de laquelle elle s'avance en balcon ; elle est supportée par des cintres, soutenus eux-mêmes par des colonnettes. Sur elle s'ouvrent douze chambres, dont j'occupe la troisième.

Une femme, qui n'a rien d'une houri, m'introduit dans mon appartement d'une simplicité tout arabe. Son ameublement consiste en un lit, deux chaises et une table, sur laquelle figurent un pot à l'eau et deux serviettes. Quant aux glaces, il n'en est pas question ; sur ma réclamation, on m'accorde un petit miroir. On voit que c'est ici la transition entre l'hôtel garni et le caravansérail. Peut-être y avait-il des appartements plus richement meublés, mais ils étaient occupés, il fallait donc me contenter de celui qui restait.

J'oubliais de dire que le jour n'arrivait dans ma chambre que par la porte et quelques carreaux qu'on avait placés au-dessus. Cette porte, de même que celles de Cherchell, était sans serrure, et comme il n'y avait rien dans ma chambre pour y renfermer mes hardes, mon argent et mes papiers, le tout restait à la disposition des surveillants. Mais ici non plus, personne n'a l'air de s'en préoccuper. On a confiance en la moralité publique.

Nous avons fait la route fort vite ; il était de bonne heure encore, j'avais grandement le temps de visiter la ville, où les monuments n'abondent pas.

Blidah, occupée par les Français en 1839, leur appartient depuis cette époque. A douze lieues d'Alger, elle est au pied du petit Atlas, dans une vallée des plus fertiles qui touche aux plaines de la Mitidja, dont nous venons de traverser une partie. Le territoire de Blidah est propre à toute espèce de culture, et l'on cite ses orangers. Malheureusement, quoiqu'on ne connaisse aucun volcan à proximité, les tremblements de terre n'y

sont pas rares ; celui de 1825 y a causé d'immenses dégâts, on dit même qu'un grand nombre d'habitants y ont péri. Aujourd'hui on y compte douze mille âmes.

Avant d'aller voir la ville, je voulus visiter le reste de la maison, et avoir une idée de l'ensemble d'un logis arabe. Le jardin où je retrouvai la fontaine, qui est d'une limpidité et d'une fraîcheur admirables, ne gardait, de son ancienne magnificence, que quelques beaux arbres. D'un côté devait être le harem, et de l'autre ses dépendances : les chambres des domestiques et des esclaves, les écuries, etc. Malgré cet état de délabrement, il ne serait ni difficile ni très-cher, au moyen de cette source si belle et si abondante, de faire de ce lieu une habitation délicieuse. Si j'avais dû rester à Blidah, j'aurais acheté ce terrain qui, m'a-t-on dit, était à vendre.

En sortant, je me trouve en face d'une femme maure, qui s'échappait d'une maison en portant un enfant. Un homme au même instant s'élance à sa poursuite et, saisissant l'enfant par les pieds, il s'efforce de le lui arracher. La femme tenait ferme, criait beaucoup ; l'homme furieux et dont les yeux semblaient sortir de la tête, prononça des paroles qui avaient bien l'air de récriminations, de menaces et d'injures. Les commères du quartier, car il y en a ici comme ailleurs, accouraient de toutes parts, et bientôt il se forma un véritable rassemblement, presque entièrement composé d'indigènes : les uns paraissaient être pour la femme, d'autres se rangèrent du côté de l'homme, et, de même que chez nous, tous parlaient à la fois, sans s'entendre mieux. La plupart de ces femmes étaient voilées, quelques-unes ne l'étaient pas. Il y en avait peut-être de jolies, mais, en cette circonstance, elles ne le semblaient guère ; il est fort peu de visages que la colère embellisse. Ici,

elle avait eu un effet électrique, et de la première femme elle avait gagné toutes les autres. Quel en était le sujet? C'est ce qu'il me fut impossible de savoir. La garde qui arrivait, allait sans doute s'en informer. Je la laissai faire et je poursuivis mon chemin.

En quittant la rue du Bey, où je n'avais pas vu un seul Européen, je gagnai la grande rue par où j'étais arrivé, et là je me retrouvai en Europe. Des uniformes s'y montraient à chaque pas; beaucoup étaient nouveaux pour moi: c'étaient des chasseurs d'Afrique, des zouaves, des turcos. Avec ceux-ci se croisaient des soldats de la ligne, des hussards, des artilleurs, enfin des spahis. Cette diversité de couleurs, mêlées aux burnous blancs des Arabes, aux fracs noirs et aux blouses bleues, présentaient un spectacle aussi animé que bizarre.

La presque totalité des magasins de cette rue est tenue par des Français. On y voit à peu près tout ce qu'on débite en France dans nos quartiers marchands, et l'on s'y croirait encore; mais dès qu'on pénètre dans les rues latérales, on retrouve la boutique arabe avec la natte sur laquelle l'ouvrier indigène procède à l'œuvre de son métier. J'ai vu ainsi fabriquer des selles et des housses brodées d'un goût parfait et d'un très-grand prix.

J'arrive sur une place où sont exposés force pastèques et melons. En y entrant, je mets le pied sur un tapis étalé devant un café de mince apparence; sur ce tapis des Arabes jouaient aux échecs, aux cartes, aux dames. Tous assis, les jambes croisées, ils n'étaient séparés de la pierre que par ce mince tissu. Le soir, je les retrouvai dans la même position. Dans l'intérieur du café, d'autres fumaient en prenant des rafraîchissements, ou dormaient.

Un peu plus loin, je m'arrêtai pour considérer deux

petits Bédouins se drapant dans leurs loques et marchant aussi graves et aussi fiers que des pachas. Les enfants maures semblent plus vifs et plus gais que les enfants arabes. J'en vois courant après la charrette qui arrose les rues, et se mettant dessous l'arrosoir du tonneau pour se faire baigner, profitant ainsi de ces douches économiques; d'autres jouent à des jeux qui diffèrent peu de ceux de nos enfants.

Je sors de la ville en longeant l'Oued-el-Kébir, rivière ou torrent descendant de l'Atlas. En cette saison, il est à peu près sans eau, et le peu qui lui en reste est détourné pour faire marcher des usines que j'aperçois sur ma gauche au pied de la montagne. Des chariots remontent à grand'peine son lit poudreux et hérissé de pierres; je m'assieds sur la rive, élevée de quinze à vingt mètres. Je suis à l'ombre d'un arbre à grandes feuilles, propre à ce pays, et d'un aspect charmant. On l'appelle ici belomba.

Devant les moulins sont de nombreux groupes d'Arabes avec des chevaux, ânes et mulets, apportant du blé à moudre, ou en emportant la farine. On voit, dans les sentiers qui serpentent à droite et à gauche, des femmes kabyles ou bédouines, regagnant péniblement la montagne où sont leurs gourbis; d'autres suivent la grande route. Chaque fois que j'en rencontre, leurs yeux noirs et brillants s'attachent curieusement sur moi; souvent un ou deux enfants les suivent. Les plus pauvres sont drapées dans des couvertures de laine grossière et d'un blanc douteux. Des filles toutes petites sont déjà voilées comme leurs mères.

De la pente de l'Atlas où je suis on a la vue de Blidah, de sa vallée et d'une partie de la plaine de la Mitidja, qui, par l'effet de la chaleur, extrême en ce moment, paraît couverte d'une brume qu'on prendrait

pour la mer. Cette vue est fort belle. Sur le torrent se penche un énorme saule pleureur, d'une beauté remarquable.

Non loin de là on élève un édifice presque monumental; on me dit que c'est un moulin: ce sera le géant de son espèce. Partout ici on construit ou l'on défriche.

Un officier, un chirurgien-major en uniforme et un troisième personnage passent près de moi pour gagner un défilé qui conduit dans la montagne; je les vois longtemps suivre ce sentier qui, presque à pic, ressemble à l'échelle de Jacob. Il n'y a que des Français qui peuvent se promener en Afrique à trois heures après-midi, sous un soleil que réfléchit la montagne. On est ici dans une fournaise, et cependant le charme de la position est si grand que j'y reste.

Le Tombeau de la Chrétienne se montre encore au loin. L'Atlas, dont je suis entouré de deux côtés, est couvert d'une verdure noirâtre, qui tranche bien avec la clarté du reste du paysage. Comment un volcan peut-il couvrir sous ces montagnes vertes? Je n'aperçois nulle trace volcanique; peut-être cet ennemi secret de Blidah est-il un volcan sous-marin?

Je me rapproche de la ville que je parcours dans une autre direction, et j'arrive au jardin botanique. Blidah, de ce côté, est entouré de murailles en terre battue. Hors de cette enceinte est une guinguette où je vois écrit en grosses lettres: *Le Tapis vert*, nom que lui valent quelques massifs d'arbres assez frais encore, malgré la poussière à laquelle le voisinage du grand chemin les expose.

Une longue file de chameaux est arrêtée devant la porte. Les conducteurs voudraient leur faire traverser la ville: la consigne s'y refuse. On leur indique une voie pour tourner l'enceinte, détour qui ne paraît guère

les arranger. Néanmoins, la mesure est sage : on comprend que cette quantité d'animaux allant au pas rendrait les rues impraticables. Ajoutez-y les accidents : les courriers et les diligences passent par cette rue. Les chameaux, peu accoutumés à nos usages et sans soucis du règlement, n'aiment pas toujours à leur céder le pas.

Me voici de nouveau arpentant les rues : les enfants sont les mêmes partout. Je vois une bande de petits Maures ou Kabyles, venus avec les chameaux, courir après la voiture, se pendre au marche-pied ou monter derrière, au risque de se faire tuer. Les conducteurs, pour les rappeler à la prudence, leur allongent le coup de fouet de l'amitié, absolument comme s'ils étaient chrétiens et leurs propres fils.

Des accords que j'entends dans le lointain, et vers lesquels je me dirige, me conduisent à une belle promenade, qu'on me dit être l'Orangerie, aujourd'hui la place d'Armes. Cette musique est celle du 18^e de ligne. La place est encore vide de promeneurs fashionables : des Maures ou Arabes seuls garnissent les bancs, et des enfants indigènes jouent ensemble à grand bruit. Je ne vois avec eux aucun enfant français : ils font bande à part. Les petits filles en font autant. Un marmot bédouin, fidèle à l'esprit de sa race, fait une excursion vers le cercle des fillettes et enlève le jouet de l'une d'elles. Celles-ci se réunissent pour poursuivre le pillard qui pouvait avoir six ans. Ses compagnons, à peu près du même âge, arrivent pour le soutenir. Les jeunes amazones ne reculent pas, et le combat allait s'engager, quand une bonne, comme Junon, s'interposant entre les combattants, reprend le jouet dérobé et le remet à la propriétaire. La cause de la guerre n'existant plus, les parties belligérantes rentrent dans leurs quartiers.

Des officiers du 7^e hussards, montant de fort jolis

chevaux arabes, les font caracoler autour de la place. Les cochons qu'on laisse ici vaguer, comme dans plus d'une ville chrétienne, veulent aussi faire leur partie; l'un se jette dans les jambes d'un cheval, qui s'abat, à la grande colère du cavalier. Le cochon se sauve en grognant, le cheval se relève en boitant, et le hussard en jurant.

Les dames commencent à arriver; ce sont toutes des Françaises, probablement femmes d'administrateurs et d'officiers. Elles sont élégamment mises; quelques-unes sont très-jolies. On reconnaît bien vite celles qui ont fait un long séjour en Afrique: adieu la fraîcheur de leur teint.

La musique du 18^e régiment est fort bonne, et j'entends avec un vif plaisir nos airs français.

Quelques femmes mauresques ou arabes s'arrêtent pour écouter, ou plutôt pour voir la toilette de nos dames, mais elles n'osent pénétrer dans la promenade, et, se tenant aux abords, y restent debout quelques instants soigneusement enveloppées dans leur voile, puis elles s'éloignent lentement.

Lorsque je suis rassasié de musique, je vais visiter les quartiers marchands indigènes; c'est l'heure où il faut les voir, notamment ceux où l'on vend des comestibles. Il y règne une animation extraordinaire. Là, des nègres, des Turcs, des Bédouins, des Juifs, vous offrent mille petits objets, et surtout des légumes ou des fruits, criant, dès qu'ils aperçoivent une Française: *Madama, Madama*. Un nègre, Gascon sans doute, me dit, en me montrant une grappe maigre et demi-mûre: *Il piou beau raisin qu'on a jamais viou*. Là, des ouvriers raccommodent des souliers; d'autres travaillent des matières d'or et d'argent. Toujours la boutique est de plain-pied avec la rue. On reconnaît le Turc à son immobilité et

à son silence; accroupi dans son coin, il attend l'acheteur en fumant.

Des Juives aux bras nus et la tête couverte d'orangeaux, des négresses surtout, se démènent pour vendre ou acheter. Des Mauresques et des Arabes voilées regardent beaucoup, ne vendent rien, marchandent quelquefois et achètent rarement. Elles semblent flâner, et promènent leur ennui. Elles vont deux à deux, quelquefois seules. Cet isolement annonce d'ordinaire des femmes d'un âge mûr, qu'on reconnaît bientôt à leur démarche indolente et au cercle bistré de leurs yeux que dissimule mal leur voile.

Au détour d'une rue, l'une de ces solitaires m'adresse, dans un baragouin qu'elle croit être du français, des phrases qui m'indiquent la fondée de pouvoirs de quelque houri de garnison. Je mourais de faim et Vénus elle-même ne m'aurait pas fait détourner d'une semelle; aussi, sans répondre à la tentatrice, je poursuivis ma route et je fus bientôt dans la rue du Bey.

Cette fois je suis reçu à l'hôtel par les maîtres de la maison, absents lors de mon arrivée. Ce sont des Français du département de l'Orne. Le chef de cuisine est la maîtresse elle-même. Elle tenait sans doute, en qualité de compatriote, à me donner une haute idée de son talent culinaire: elle me fit servir un excellent repas, non par le nombre de mets, mais par leur qualité. Je retrouvai là cette cuisine classique dite *bourgeoise*, dont, au grand dommage de l'estomac et même du palais, la tradition se perd tous les jours et qu'on ne retrouve plus que dans nos provinces et quelques antiques familles des quartiers de Paris, éloignés du centre.

Cette cuisine sans masque et ennemie des métamorphoses, qui a pris pour devise: *Rien n'est bon que le*

vrai, est celle que j'aime et vénère. Elle respecte la nature et ne s'étudie pas à en transformer la figure et le goût : elle veut qu'un chou soit un chou, qu'un lapin soit un lapin. C'est cette manie de déguisement, née de l'école moderne, qui a facilité la sophistication et a amené, par des condiments anormaux ou incendiaires, l'hérésie du goût et l'atonie du palais. C'est elle enfin qui fait que le menu est un problème et qu'on mange sans savoir ce que l'on mange, et à peine si l'on mange.

Puisque nous en sommes sur les falsifications et empoisonnements industriels et commerciaux, et qu'avec grande raison la police leur fait la guerre, elle devrait bien, en s'adjoignant quelque docteur de la Faculté et un chimiste expert, porter ses investigations sur les fourneaux des restaurants et s'assurer que ce n'est pas de leur officine, nouvelle boîte de Pandore, que sortent tant de maladies d'estomac, que ne connaissaient pas nos pères.

Il ne manquait à mon dîner qu'un melon, et j'en avais vu le matin de si beaux que le désir d'en manger m'était venu. Je le dis au domestique, mais j'éprouve ici des obstacles analogues à ceux que, quelques temps avant, on m'avait opposés en Espagne. Bien qu'on n'allègue pas le choléra, le motif est le même : l'abondance et le bon marché. En tout pays, le peuple croit qu'un homme riche ne doit pas manger ce qu'il mange, et que son estomac ne peut digérer que ce qui coûte cher. Bref, le melon semblait à ce garçon indigne d'un honnête homme.—La saison en est passée, me répondit-il, il n'y a plus que des melons arabes : c'est bon pour eux ; Monsieur ne voudra pas goûter de cela.—J'insistai. J'eus mon melon ; il était excellent. Ce fruit est ici, quoiqu'en eût dit mon serviteur, d'usage général ; les indigènes comme les Européens en font une con-

sommation énorme, et ce qui le prouve, c'est que ceux du pays ne leur suffisent pas et qu'on leur en apporte de Majorque et d'Espagne. Dans l'un et l'autre pays, on pourrait les perfectionner par une culture plus soignée; ils ont autant et même plus de suc que nos cantaloups de Normandie et de Picardie, mais ils sont loin d'être aussi beaux, et la chair n'en est pas si délicate. Leurs pastèques n'approchent pas non plus de celles de Toscane et de Naples.

Après le dîner, je fis mon compliment à la dame cuisinière, qui fut très-flattée de mon approbation. Elle, son mari, ses enfants, ses domestiques, tout dans cette maison annonçait de bonnes gens et l'esprit d'ordre.

J'oubliais de dire que, pendant le repas, j'avais suivi un cours, non d'économie politique, mais d'économie militaire. A une table voisine de la mienne dînaient deux vieux sous-officiers chevronnés, décorés, médaillés, appartenant à deux corps différents, qui s'étaient rencontrés à Blidah. Pour fêter cette rencontre, ils dînaient à l'hôtel des Bains. Ce n'était point par des dires d'amour et de bruyantes menteries qu'ils manifestaient leur satisfaction, ils ne causaient même pas de leurs prouesses militaires: ils parlaient de ce qu'ils avaient fait pour assurer le bien-être de leurs soldats, et des bonnes leçons qu'ils donnaient aux fournisseurs cherchant à rogner les portions ou à tricher sur la qualité. Je vois encore l'indignation qui se peignait sur la figure d'un de ces braves en racontant qu'on lui avait offert de l'argent, à lui, pour qu'il fermât les yeux sur certaines malversations. « Moi, assassiner le soldat, disait-il; moi, prendre sur sa nourriture! mais chaque homme que je verrais entrer à l'hôpital je croirais que c'est moi qui l'y envoie, et je n'oserais point paraître à son enterrement »

Mon dîner fini, je retourne dans le quartier arabe.

Le nègre y criait toujours son raisin ; il était au bout de sa provision, mais non de son éloquence. C'était aux grappes de rebut, aux grapillons qu'il prodiguait la pompe de ses images : l'exagération de ses éloges croissait en raison de l'avalissement de la marchandise. Il en est ainsi dans beaucoup d'autres industries, et l'art de la réclame dans nos journaux n'est pas autre chose.

Parmi les promeneuses nocturnes, je remarque quelques belles Juives, toutes les bras nus jusqu'aux épaules, et la poitrine serrée dans un justaucorps de velours pourpre ou d'autre couleur voyante. La figure de ces femmes est plus belle qu'agréable ; contrairement aux hommes qui ont quelque chose d'obséquieux et de patelin dans l'œil et les manières, celles-ci ont le regard dur et la démarche altière : peut-être est-ce parce qu'elles ont moins souffert de l'oppression. Quand une femme est belle ou l'a été, elle a toujours eu ses jours de royauté.

Si l'on distingue au teint les Françaises nouvellement arrivées de celles qui déjà sont acclimatées, il est plus facile encore de reconnaître celles qui sont nées en Afrique. Elles sont, en général, parfaitement constituées. Je suis convaincu que, de notre colonie d'Afrique, il naîtra une race belle et forte, et que la jeunesse de la vieille France ira un jour chercher des épouses en Algérie.

Je me retrouve sur la promenade et j'entre dans un café qui rappelle, par son luxe, nos cafés parisiens. Il est rempli d'officiers, dont les uniformes représentent sept à huit régiments différents. Ces costumes brillants forment un agréable mélange de nuances sur lesquelles tranchent les burnous blancs ou rouges des officiers arabes. Contre l'ordinaire, dans cette réunion de militaires, jeunes pour la plupart, on ne faisait pas grand bruit.

La présence de quelque chef en était probablement la cause, et puis il y avait là beaucoup de joueurs d'échecs, de dames, de dominos, de whist, et ces jeux excluent les conversations bruyantes et continues. Un trictrac seul dominait le murmure des *à parte*.

Par la chaleur qu'il faisait, je plaignais nos officiers d'être ainsi emprisonnés dans leur uniforme de drap. L'ampleur du costume arabe, où l'air peut circuler, devait leur faire envie.

Dans ce café, bien que le plus élégant du pays et conséquemment le plus cher, tout coûtait moins qu'en France : la tasse d'excellent café avec le verre de cognac ne se payait que quarante-cinq centimes.

Deux de ces officiers vinrent me saluer, et je les reconnus pour les avoir vus chez moi, à Abbeville. Ils se louaient beaucoup du séjour de Blidah, qu'ils trouvaient préférable à celui de bien des garnisons françaises. Les soldats paraissent être du même avis pour l'Algérie entière, car les trois quarts des rengagements n'ont lieu qu'à la condition de retourner en Afrique. Cela s'explique : la vie y est bon marché. Sauf quelques journées brûlantes, le climat y est agréable. Partout, dans la plaine, on y est à l'abri de ces cruels hivers qui rendent la vie si douloureuse, notamment pour le pauvre.

L'été a pourtant ici quelques inconvénients : tous les animaux piquant, suçant, mordant, y mordent, y sucent, y piquent plus fort et plus serré qu'ailleurs. La nuit du 18 au 19 septembre fut cruelle pour ma peau ; les moustiques d'Espagne m'avaient fait des ampoules dont je me sentais encore ; ceux d'Afrique ne voulurent pas être en reste, et j'étais comme Guatimozin sur les charbons ardents. Peut-être l'impossibilité où je m'étais trouvé de prendre des bains froids en était-elle la



cause. Dans cette saison, il ne faut pas chercher d'eau dans les rivières de cette partie d'Afrique : s'il en reste, on la réserve pour la boire, et on serait très-mal reçu si l'on parlait de s'y baigner. C'est peut-être pour vous en dégoûter qu'on dit qu'elle donne la fièvre.

Devant partir le 19 au matin, j'avais demandé mon compte. Mon dîner et mon coucher à l'hôtel des Bains me coûtent trois francs cinquante centimes. Dans tout mon voyage, nulle part je n'avais payé aussi peu. En Espagne, on aurait exigé quinze francs, savoir : cinq pour la nourriture, dix pour l'*incommodo*. Ici, on ne me réclame rien pour la politesse et les soins.



CHAPITRE XXXIX.

Départ de Blidah. — Bouffarik. — Les Quatre-Chemins. — Bercadey. — Alger.

Le 19 septembre, après une courte promenade en ville, je vais prendre le courrier d'Alger. Je me trompe de voiture, car il en partait deux, mais je m'aperçois à temps de mon erreur.

Parmi les voyageurs est une femme maure soigneusement voilée, et une Juive toute couverte de brocarts et de dorures. Elle porte une demi-douzaine de poulets qu'elle veut mettre dans la voiture; le conducteur s'y oppose, il les jette sur l'impériale: alors elle y monte avec eux, plantant là son époux, qui bientôt se décide à la suivre.

La femme voilée est aussi accompagnée de son mari, qu'à son costume je reconnais pour un Maure.

Les domestiques de la diligence sont tous musulmans; ce sont deux Kabyles, [un nègre et un jeune Arabe d'une beauté singulière: sans son costume, je l'aurais pris pour une femme.

La Mauresque est grasse, lourde, de tournure commune; ses yeux, la seule chose visible de son visage, sont fort beaux. Elle se dispute d'une voix rauque avec le domestique nègre qui veut taxer son bagage d'après son poids réel, ce qu'elle trouve fort mauvais. Elle en appelle au commis. Il dit que le nègre a raison. Elle s'adresse au directeur, qui galamment lui accorde une réduction de quelques livres. Pour tout remerciement, elle accable le nègre d'injures, en lui reprochant d'avoir voulu la voler. Le nègre lui fait la grimace et lui tourne le dos. Toute cette conversation a lieu en arabe mêlé de mauvais français, accompagné de poses et de contorsions fort bizarres.

Des Juives plus ou moins parées, ce qui ne les empêche pas d'être plus ou moins sales, viennent prendre congé de la dame aux poulets, qui leur donne audience du haut de son impériale. Toutes appartiennent à une même famille, qui descend probablement de quelque oiseau de proie : des yeux fixes et perçants, un nez en bec d'aigle; il ne leur manque que des serres. On eût pu les trouver belles, artistiquement parlant, mais c'est d'une beauté qui fait peur. Une seule fait exception : sa mise est plus fraîche que celle de ses compagnes. Cette gaze blanche, transparente comme la vapeur, qui couvre les bras et les épaules des Juives quand elles sont en toilette, a quelque chose de lévitique et de virginal; le reste de leur costume n'y répond pas, et il faut qu'elles soient bien jolies ou bien jeunes pour n'être pas ridicules sous ce petit bonnet en pain de sucre qu'elles portent à l'extrémité de leur chevelure, nattée et rejetée en arrière.

Une autre de ces femmes a des yeux d'une grandeur démesurée, qui la font ressembler à ces divinités indiennes qu'on voit dans les pagodes. L'excès, en tout,

est un défaut, dit la chanson. Ici encore on en a la preuve. Avec ces yeux qui seraient admirés chez une Vénus de huit pieds, cette fillette juive, qui n'en a que quatre, est parfaitement laide.

Pendant qu'on charge la voiture, j'entre dans l'un de ces ateliers où l'on brode des housses et des selles. Il y en a là d'une richesse incroyable et qui valent, dit-on, quatre à cinq mille francs. Ces objets ne se font que sur commande; ils sont destinés à des chefs arabes. Parer leurs femmes et leurs chevaux, tel est leur grand luxe. Quelques-uns se couvrent aussi de brillants vêtements: c'est l'exception. En général, ils se bornent à leur burnous de laine; mais il en est qui, dans leur simplicité, n'en sont pas moins fort chers, à cause de leur finesse et de la perfection du tissu.

La parure de leurs enfants devient aussi, notamment chez les Turcs, une grande occasion de dépense.

Ceci a gagné les chrétiens; j'ai rencontré à Alger, conduits par des bonnes, de petits bons-hommes très-richeement et très-ridiculement enharnachés. Ici, les Osmanlis l'emportent sur nous en bon goût, et les enfants parés que j'ai vus en Turquie l'étaient avec une élégance de bon aloi. Il est facile d'employer l'or et la soie, mais il l'est moins de les répartir convenablement et artistiquement.

Nous voyons défiler le 7^e régiment de hussards, qui se rend à quelque revue. Ce corps, qu'à son uniforme vert je prenais pour des chasseurs, est parfaitement tenu. C'est le général Yousouf qui commande la division de Blidah.

Nous partons enfin. Bientôt la voiture se trouve arrêtée par une file de chariots, que conduisent des colons. Ils paraissent fort peu disposés à se déranger pour nous; cependant, en reconnaissant le courrier, ils s'exé-

cutent. Un peu plus loin, nous rencontrons une caravane d'Arabes ; on croirait qu'ils viennent de faire une razzia, car une armée de bêtes les entoure. C'est quelque camp qui déménage. L'un de ces Arabes monte un cheval magnifique et très-vif, qui se cabre au bruit de la voiture. Le cavalier tient devant lui une toute petite fille, probablement la sienne. Les terribles sauts du cheval nous font trembler pour cette enfant, mais l'adresse de l'écuyer nous rassure bientôt.

A sept heures, nous sommes au village des Beni-Hammer, où l'on nous fait remarquer un obélisque élevé en 1842, à l'occasion du beau fait d'armes de nos soldats.

Dans la diligence est un homme à moustaches grises ; ancien officier du 32^e de ligne, il est en Afrique depuis vingt-cinq ans. C'est lui qui a planté le drapeau à Staouëli, à l'endroit même où est aujourd'hui le cimetière des moines. Décoré pour ce fait, il est maintenant agriculteur. Il fait bon marché de ses exploits militaires, mais il est très-fier de ses conquêtes agricoles. Son ennemi intime est ce palmier nain, dont j'ai déjà parlé. « Après avoir vaincu les Arabes, me dit-il, voilà l'adversaire qu'il faut dompter, et pour cela il faut des bras, et beaucoup de bras, car ne croyez pas qu'il soit méprisable : c'est le tyran de la plaine dont il absorbe les sucres nourriciers. Devant lui ont reculé les forêts, les prairies, les animaux et les hommes mêmes. Vainement on croit en avoir purgé le sol ; renaissant d'un côté, tandis qu'on le détruit de l'autre, combien de fois n'a-t-il pas forcé le colon, demi-mort de faim, à fuir avant qu'il ait pu même tracer son premier sillon ? Oui, continuait-il en s'animant toujours, c'est le fléau que nous avons à combattre ; c'est à ce parasite, à cet avorton vorace qui prend toujours et ne rend jamais qu'il faut

arracher la terre qu'il usurpe. Dans cette guerre contre l'ennemi de tous, contre ce voleur du pâturage et de la substance du troupeau, contre ce démon de la famine, le chrétien, le Bédouin, le Maure et le Kabyle, devenus frères pour la défense commune, ne sont pas de trop; car s'ils ne réunissent pas leurs efforts et leur volonté, ils seront vaincus. Que de fois, après labour, binage et sarclage, n'ai-je pas vu l'insolent végétal venir jusque dans mon potager étouffer mes choux et mes laitues? Mais, ne perdant pas courage, je retournais résolûment au combat, et aujourd'hui plus d'un champ d'où, par un travail opiniâtre, je l'ai enfin extirpé, prouve qu'il n'est pas invincible. »

Et moi, en l'écoutant, je me disais : S'il a gagné une croix pour avoir planté un drapeau, il en mérite bien deux pour avoir déplanté ce méchant arbuste.

Nous apercevons une grande maison, ferme ou magasin; puis, nous entrons dans une ville où est une église de bonne apparence, et plus loin, une halle encore ornée des drapeaux et des guirlandes placés pour célébrer la prise de Sébastopol : c'est Bouffarik, l'un des points importants de la plaine de Mitidja, et qui a déjà vu trois générations de colons. La fièvre les tuait tous. Aujourd'hui, le pays est sain, tout y annonce la prospérité; les environs sont bien cultivés. De belles plantations de platanes bordent les routes qui aboutissent à la ville.

Sur la place où nous changeons de voiture est un saule pleureur, non moins beau que celui que j'avais admiré à Blidah. Il sert de couverture à un atelier de charronage : cela suffit sous ce ciel où il pleut si peu.

Il y a ici beaucoup de Mahonais, gens laborieux, et des Espagnols de la côte d'Alicante, qui cessent d'être paresseux quand ils ne sont plus chez eux.

En quittant Bouffarik, nous côtoyons une jolie petite rivière, puis nous la traversons sur un pont. Ces champs sont cultivés presque aussi bien qu'ils le seraient autour de Paris, mais ici la fertilité est bien autre.

A huit heures et demie, nous arrivons dans des plaines où cette culture cesse, non que la terre soit plus mauvaise, mais les bras y font défaut. Hâtons-nous donc d'y appeler des colons. Laisser en friche un bon terrain, c'est un crime de lèse-humanité.

Nous voyons un puits, près duquel est établi un camp de Bédouins, composé de tentes et de baraques en paille. Là aussi, je vois des hommes dormant, d'autres accroupis et rêvant. Cette somnolence et cette oisiveté font un étrange contraste avec l'activité française. La route est couverte de colons allant au travail, à pied, à cheval ou en charrette.

Nous traversons un village formé par un double rang de maisons blanches : c'est celui des Quatre-Chemins, ainsi nommé à cause de quatre routes qui viennent y aboutir. Là encore sont groupés des Arabes et des Kabyles, venus probablement pour y vendre leur blé ou s'approvisionner d'objets de ménage. Des poteries de terre, de diverses formes, composent la meilleure partie de leur ameublement. Quelques-uns sont coiffés de ces chapeaux de paille gigantesques, qui semblent copiés sur celui de Polichinelle et les font ressembler à des masques.

Je ne sais pourquoi les chiens des colons sont toujours disposés à aboyer contre les Bédouins et à leur montrer les dents ; est-ce qu'eux aussi se rangent parmi les vainqueurs et les souverains du pays ?

On fait halte pour déjeuner. Le pain de ce village est excellent. Le vin blanc, qui est aussi du pays, n'est pas mauvais.

A neuf heures et demie, nous passons devant un autre camp, ou halte d'Arabes. Dans la prairie voisine, les femmes et les enfants jouent et s'évertuent. A la vue d'une troupe à cheval se dirigeant vers les tentes, elles s'empressent de rentrer : ce sont sans doute leurs maîtres et leurs époux ; elles ne folâtraient de si bon cœur que parce qu'elles les croyaient loin. L'Arabe n'est pas rieur.

Ces aloès aux énormes feuilles épineuses, dont on fait des haies en Italie, sont ici plus forts encore. Quelques-uns sont fleuris : la tige s'élève de vingt pieds au-dessus des feuilles.

Une ferme est à droite. De beaux figuiers, des groupes de palmiers, des cactus, en annoncent l'approche.

D'autres bâtisses se montrent, et bientôt un bourg, Bercadey, où nous changeons de chevaux. Il y a là une église et, à gauche, une très-jolie maison d'architecture arabe.

Sur la hauteur est une construction carrée, maison ou redoute.

Ici, nous commençons à monter ; à dix heures nous atteignons le sommet.

Tout-à-coup la mer est devant moi. Je m'y attendais si peu, que je croyais que c'était un effet de mirage. Nous passons près d'une colonne où est une inscription, que je n'ai pas le temps de lire. Est-ce la rade d'Alger que j'aperçois ? J'hésite encore à le croire, car je n'espérais pas arriver si tôt. Mais voici un port, puis des navires ; j'en compte cinquante. Bientôt je distingue des forts, des batteries, des fortifications, puis la rade entière. Sur le penchant de la montagne se dessinent, au loin, des maisons blanches, qui rappellent les bastides des environs de Marseille. La vue que l'on a d'ici est encore de celles qu'on n'oublie plus.

La rampe formant la descente est un chef-d'œuvre